

qui, se sentant la tête déjà légère, avait peur d'une autre poncée, et se rappelait un peu les recommandations de M. le Curé.

—Tiens, je te dirai bien, Marcel, dit le père, j'ai peur de la poudrière, voilà le vent qui s'élève...

—Ta, ta, ta, répond le maître de la maison : tout ça, ça ne veut rien dire ; on ne passe pas ainsi à la porte d'un ami sans entrer ; suivez-moi, ou bien je n'irai jamais chez vous. Marche, Pigeon !

Les trois voitures enfilent la montée à pleines jambes et... *houo ! houo ! houo !* on arrive les uns sur les autres à la porte.

De la maison on avait vu venir les amis et on avait facilement reconnu que c'était un compérage. En un instant la commère est entourée dans sa voiture par les grandes filles du logis qui viennent prendre l'enfant.

—Est-ce une fille ?

—Non, c'est un garçon.

—A-t-il les yeux bleus ?

—Ma foi, j'en sais rien.

—La mère est bien ?

—Oui, elle est bien vigoureuse pour le temps.

—Entrez, entrez, criait Marcel ! Voulez-vous qu'on fourre vos chevaux dedans un instant ? les garçons sont ici, c'est l'affaire de rien ?

—Merci, merci, nous ne voulons être qu'une minute.

—Allons..... entrons. Et les voilà dans la maison.

On secoue la neige des habits, la maîtresse aide la commère à enlever son grand châle de dessus. Déjà l'enfant est en partie développé, et fait entendre ses cris du fond du cabinet où les jeunes filles l'ont emporté pour en prendre soin.

—Ma femme, dit le maître, le poêle chauffe-t-il dans la chambre de compagnie ?

—Oui.

—Eh bien ! fais entrer Madeleine et prépare lui un bon sangris. Allons, les hommes, venez prendre un coup avec une bouchée de croixignoles.

La commère se défend ; mais il n'y a pas à dire, il lui faut, bon gré mal gré, prendre un grand bol de sangris, bien sucré, bien chaud et surtout diantrement fort. Les hommes prennent un coup, deux coups, trois coups, on jase un peu, on s'oublie...

—Sapristi, dit le père au bout de quelque temps, voilà la brunante... Il faut s'en aller. Allons, bonjour mes amis !

On se lève, et voilà bientôt nos gens prêts à partir.

En ouvrant la porte, une raffale fait entrer la neige jusque dans la maison. En descendant le perron, la commère glisse sur le croupion, mais les os sont loin, il n'y a rien de cassé, et *bonheurément* ce n'est pas elle qui porte l'enfant en ce moment.

Les voitures et les chevaux qui tremblent à la bise sont déjà couverts de neige par la poudrière : le vent souffle dur.—Bigre de temps ! dit Baptiste, mais heureusement qu'il n'y a pas loin !

Les deux hommes tournent leurs chevaux du côté du chemin, on installe la commère du mieux possible dans la voiture, l'on dépose le petit bien soigneusement enveloppé sur ses genoux, et... *peti-petan, peti-petan, peti-petan...* voilà qu'on gagne le logis.

Il ne fait pas encore tout à fait noir ; mais le vent soulève la neige et la classe devant lui ; on distingue à peine les maisons et les granges à travers le brouillard épais. La poudrière tourbillonne dans les champs et sur la route.

La neige s'amoncelle le long des clôtures, le chemin s'emplit. Il y a des instants où l'on ne voit que les balises de chaque côté de la voie tracée, et d'autres instants où l'on ne voit rien du tout.

Les voitures ne touchent plus la neige battue et durcie que par intervalles ; le reste du temps, elles sont bercées sur l'élément floconneux et mobile anoncelé par petits monticules.

Le grésil, porté par le vent, se joue comme un lutin de tous les êtres exposés à ses tracasseries : il frappe les joues, pince le nez, s'introduit dans les yeux, dans les oreilles ; il siffle, bourdonne, s'éloigne, revient en pirouettant, fait les cent coups, sous lesquels les plus fiers sont obligés de courber la tête.

Et durant tout ce temps nos gens sont à peine capables de se rendre compte d'eux-mêmes, pendant que, *le cou en roue,*

Bégonne et Papillon affrontent bravement l'orage.

A la maison on commence à être inquiets et à se demander :—que font-ils ? Mais les chevaux canadiens sont de fines bêtes et les voitures et attelages de nos habitants des meilleurs.

Enfin le père arrive le premier.

—Mais qu'avez-vous fait, lui demandent-ils ? La pauvre mère est inquiète ; où sont donc les autres avec l'enfant ?

—Ils viennent par derrière. Dame, la Bégonne ne se laisse pas piler sur les talons ; c'est qu'elle en débite du chemin cette jument-là, quand on la laisse faire.

Quelques instants après quelqu'un crie :—Les voilà, les voilà ! En effet, la voiture s'arrête devant la maison : la commère a un peu, beaucoup même de peine à débarquer, elle entre cependant conduite par son compère.

—Mais comme te voilà équipée ; tu as de la neige partout !... Et le petit, le petit, où est donc le petit ?

La commère, abasourdie et n'y étant plus, ne savait que répondre, lorsque Baptiste, un peu plus à lui-même, expliqua :

—Tiens, je m'en étais pas aperçu : il faut que Madeleine l'ait laissé tomber, par mégarde, dans le banc de neige. Dame, Papillon avait le diable au corps et il n'y avait pas moyen d'en venir à bout. Mais ce n'est pas loin que nous avons versé, c'est à la barrière en prenant la montée.

Cinq ou six hommes partirent à l'instant, et revinrent, je ne sais pas si je dois dire heureusement, avec l'enfant trouvé dans la neige, qui dormait encore tranquillement quand on l'apporta à la maison. Le petit ne s'était pas plus aperçu de sa chute que son parrain et sa marraine.

Il y a de cela soixante-cinq ans ce soir, répéta encore le vieux conteur, et ce petit nouveau-là... c'était moi !

L'histoire de mon compérage, ajouta le père Michel, a été l'histoire de ma vie. Ballotté de côté et d'autre, j'ai fait bien des plonges et des culbutes pour arriver où j'en suis ce soir, pas plus riche que vous voyez !... Mais après tout, qu'est-ce que cela fait ? "On n'en emporte ni plus ni moins dans l'autre monde."

Le père Michel se tut et alluma sa pipe, qu'il n'eut pas le loisir de fumer bien longtemps. Nous le priâmes bientôt de continuer son histoire, ce à quoi il consentit avec sa bonne humeur et sa complaisance ordinaires.

(Extraits de *Forestiers et Voyageurs*)

Feuilleton du Propagateur des Bons Livres.

LA VIE N'EST PAS LA VIE.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant toujours dans notre Bulletin un ouvrage remarquable, sous forme de feuilletons.

Nous choisissons tout d'abord le charmant livre de Mgr. Gaume, intitulé : *La Vie n'est pas la vie*.

Le numéro d'aujourd'hui contient le premier chapitre. Les autres chapitres paraîtront successivement.

PREMIÈRE LETTRE.

MON CHER FRÉDÉRIC,

Si j'avais cent poitrines et cent voix, je ne cesserais de crier : O hommes, mes amis et mes frères ! l'erreur la plus radicale, la plus cruelle, la plus désastreuse et malheureusement la plus répandue de nos jours, est de croire que la vie d'ici-bas c'est la vie.

Voilà, mon ami, le Goliath contre lequel tu dois combattre ; non-seulement toi, mais tout homme et toute femme venant en ce monde. La lutte sera de tous les jours, de toutes les heures. Pour la soutenir, tu emploieras non-seulement les armes que je t'ai fournies dans nos premières correspondances, mais toutes celles que l'Église elle-même t'a données. A les manier, tu devras mettre toute l'énergie de tes puissances : ta raison, ta foi, ta volonté.

La lutte est décisive. Ton bonheur ou ton malheur en dépend : c'est toi-même qui es l'enjeu du combat.

La lutte est à outrance. Comme dans les anciens combats de gladiateurs, appelés sans rémission, *sine remissione*, point de quartier pour le vaincu : il faut qu'il meure sur le champ de bataille.

Tu te récries peut-être, et tu pourras

supposer que j'ai voulu t'inspirer des craintes vaines ou exagérées. Afin de te prémunir contre cette tentation, nous allons reprendre un à un les caractères assignés à la grande erreur, ta mortelle ennemie. Tu jugeras s'ils lui conviennent : je m'en rapporte à toi.

Avant de commencer, laisse-moi dire en quelques mots toute ma pensée sur notre nouvelle correspondance. T'apprendre à combattre n'est pas le seul but que je me propose : je voudrais encore *détromper, consoler, éclairer, encourager*. Détromper ceux qui croient que la vie d'ici-bas, c'est la vie ; consoler ceux qui, regardant la vie d'ici-bas comme la vie, sont effrayés ou inconsolables de la mort ; éclairer ceux qui se font illusion sur la nature et le but de la vie d'ici-bas ; encourager à la conquête de la vraie vie les pèlerins de la terre. Telles sont mes *visées*, Dieu veuille que je ne reste pas trop au-dessous !

Cela dit, venons au fait.

10. L'ERREUR QUI CONSISTE À CROIRE QUE LA VIE D'ICI-BAS C'EST LA VIE, EST LA PLUS RADICALE DE TOUTES LES ERREURS.—Je dis radicale, parce qu'elle est la première. Tandis que les autres erreurs ne se produisent qu'avec l'âge, celle-ci tend à s'emparer de l'homme dès l'enfance. Enveloppée dans les langes, la raison à moitié éveillée, ne connaît, pendant les premières années, d'autre vie que la vie d'ici-bas. Pour la désabuser, ou, si tu veux, pour l'éclairer, il faut du temps et beaucoup de soins.

Radical. A la différence des autres erreurs qui ne portent, en général, que sur quelques points particuliers, ou n'atteignent que la surface de l'âme, celle-ci attaque l'homme dans le plus intime de son être, la notion même de la vie, et l'attaquant ainsi, elle le fascine. Son charme trompeur désoriente la raison, désoriente la volonté, désoriente le cœur, fausse toute l'existence et finit par attirer sa victime dans la gueule de l'antique serpent. L'anecdote suivante te fera comprendre ma pensée.

Jeune écolier, j'étais en vacances. C'était au mois de septembre : les noisettes étaient mûres. Il était connu que les plus belles se trouvaient sur le flanc d'une montagne exposée aux rayons du midi. Quelques arbres, beaucoup d'arbustes, des broussailles et des ronces masquaient le pied de rochers abrupts, dénudés par la pluie et dont les recoins, parfaitement abrités, servaient de repaires à des reptiles plus ou moins dangereux. Un de mes camarades et moi nous nous engageâmes gaiement dans la montagne, cherchant des yeux, à droite et à gauche, des noisetiers à dévaliser.

A peine avons nous fait quelques pas, et nous apercevons à la cime d'un jeune frêne un pinçon qui poussait de petits cris plaintifs, battait des ailes et descendait de branche en branche, sans remarquer notre présence ou sans en être effrayé.

Nous nous arrêtàmes à regarder ce spectacle, dont la cause nous était inconnue. Cependant l'oiseau descendait toujours et arrivait presque à la hauteur de nos têtes, lorsque, baissant les yeux, nous vîmes au pied de l'arbre une vipère d'assez forte taille, immobile, la tête haute et les yeux fixés dans ceux de l'oiseau. Elle le fascinait, et, en le fascinant, l'attirait dans sa gueule. Nous comprîmes ; et d'un mouvement de bras, coupant le rayon visuel, nous rompîmes le charme. Le serpent s'enfuit, et l'oiseau délivré prit son essor, non sans nous remercier beaucoup et avec raison ; car un instant plus tard il était perdu.

L'effet produit sur l'oiseau par le regard fascinateur du serpent, l'erreur qui consiste à prendre la vie d'ici-bas pour la vie, le produit sur le malheureux dont elle s'empare. Victimes de cette erreur radicale, ils ne voient plus rien au-delà de cette vie ; au-delà des affaires de cette vie, rien ; au-delà des occupations de cette vie, rien ; au-delà des biens et des maux, des joies et des peines de cette vie, rien.

Pour eux tout est renfermé dans les étroites limites du temps. Qu'on essaye de leur parler d'une autre vie, d'autres intérêts, d'autres biens, d'autres maux : comme l'oiseau fasciné, ils ne voient rien, ils n'entendent rien. Ils vont, ils vont toujours dans la voie où le charme trompeur les attire.

Veux-tu, cher ami, l'en convaincre par toi-même ? Regarde-les à l'œuvre, observe leurs habitudes ; connais leurs préoccupations, leurs craintes, leurs ambitions, leurs douleurs. Lis leurs journaux, leurs livres, leurs discours publics ; prête l'oreille à leurs conversations intimes. Renouvelée dix fois, vingt fois, à toute heure et dans toutes circonstances, l'épreuve te rapportera la même réponse : fascination, fascination de la bagatelle, *fascinatio nugacitatis*, qui les empêche de voir les biens réels, les maux réels, et surtout l'abîme vers lequel ils marchent, *obscurat bona*. Les infortunés ! Et chaque jour ils y tombent par milliers.

20. L'ERREUR QUI CONSISTE À CROIRE QUE LA VIE D'ICI-BAS C'EST LA VIE, EST LA PLUS CRUELLE DE TOUTES LES ERREURS.—Je dis cruelle, parce qu'elle dégrade l'homme et le rend malheureux : tu vas en juger.

Elle le dégrade. Certains aliénés qui, au lieu d'habiter les petites-maisons, circulent dans les régions, prétendues scientifiques, du monde moderne, sous le pseudonyme de savants, colportent sur l'homme d'étranges idées. Il y a environ cent ans, un de leurs maîtres prétendait que l'homme avait commencé par être carpe, et il se donnait lui-même pour un poisson perfectionné. Un autre disait que l'homme est une *masse organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne*, et il se croyait un tas de boue. Cinquante ans plus tard, un de leurs disciples définissait l'homme : un *tube apéritif et digestif ouvert par les deux bouts*, et il se regardait comme une simple machine.

Mieux élevés que leurs devanciers, les aliénés d'aujourd'hui ont découvert, grâce à la physiologie comparée, que l'homme descend du singe. Au lieu d'admettre notre noble descendance et de dire avec tout le genre humain : nous sommes de notre père, qui fut de Noé, qui fut d'Adam, qui fut de Dieu, ils se croient fils, petits-fils, arrière-petits-fils de quelque gorille à longue queue et à museau pointu, solitaire habitant des déserts africains. Et ils se donnent pour des singes perfectionnés : ils y tiennent, et s'efforcent de le persuader à eux-mêmes et aux autres.

A vrai dire, en voyant leurs instincts et leurs gambades, on serait tenté de leur reconnaître une pareille généalogie.

Mais non. Ame abjecte, leur dit Rousseau, tu veux en vain t'avilir : c'est ta triste philosophie qui te rend semblable aux bêtes ; mais ton génie dépose contre tes principes, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

N'en déplaise à cette poignée de petits gorilles, l'homme forme une espèce à part dans la chaîne des êtres : il est la créature la plus noble du monde visible. Doué de raison et de liberté, il est le roi de tout ce qui l'environne. Si, par son corps, chef-d'œuvre d'une puissance et d'une sagesse infinies, il touche aux êtres matériels, c'est pour les dominer ; tandis que par son âme, mille fois plus noble que son corps, il touche aux êtres purement spirituels ; et c'est pour s'ennoblir. Qui dira sa dignité ?

Noblesse oblige : qui dira l'étendue de ses devoirs ?

Toutefois la grandeur de l'homme disparaît devant celle du chrétien. Enfant de Dieu, héritier de Dieu : tel est le chrétien. Comprends-tu, mon cher ami, une pareille grandeur ? Être le fils d'un roi, c'est quelque chose : mais être enfant de Dieu !

Être héritier présomptif de riches trésors, de vastes domaines, de magnifiques châteaux, d'un nom glorieusement historique, c'est quelque chose : être héritier des cinq parties du monde, serait beaucoup plus. Mais être héritier de Dieu, non-seulement de ses biens, mais de lui-même, de sa puissance, de sa sagesse, de sa majesté, de ses félicités infinies, au point de devenir un avec lui : quel héritage ! La raison s'y perd.

Or cet homme si grand, ce chrétien mille fois plus grand que l'homme, cet être immortel dont les destinées sont si hautes, ce Dieu de la terre, vassal seulement du Dieu du Ciel, *post Deum terrenus Deus*, que fait de lui l'erreur dont nous parlons ? Elle en fait un *preneur de mouches*, un *tisserand de toiles d'araignée*, un *cheval de manège*.

Le temps ne me permet pas de te le montrer aujourd'hui dans l'exercice de ces nobles métiers. A demain.